

Jean Delanglez, S.J. (1896-1949)

Guy Frégault

Volume 3, numéro 2, septembre 1949

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801547ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801547ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Frégault, G. (1949). Jean Delanglez, S.J. (1896-1949). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 3(2), 165–171. <https://doi.org/10.7202/801547ar>

JEAN DELANGLEZ, S.J. (1896–1949)

Au cours de son dernier séjour à Montréal, à l'automne de 1948, le Père Delanglez me confiait ses projets : faire paraître dans les Études de notre Institut l'adaptation française de *Life and Voyages of Louis Jolliet*, publier l'ouvrage qu'il préparait depuis plusieurs années sur Cadillac, terminer la rédaction de son livre sur la cartographie du Mississippi. Et ensuite ? Ensuite, il se reposerait. Brutalement, à Chicago, le 8 mai 1949, une hémorragie cérébrale le terrassa. Il mourut le lendemain, à cinq heures du soir, sans avoir repris conscience.

Né en Belgique, à Mouscron, en 1896, Jean Delanglez entre dans la Compagnie de Jésus en 1921. Admis au noviciat de la Nouvelle-Orléans, à Macon (Georgia), il fera plus tard un an de régence à Mobile (Alabama). La Nouvelle-Orléans porte encore le sceau de la volonté tenace de son fondateur, Jean-Baptiste Le Moyne de Bienville ; port aussi actif que Montréal, Mobile est l'œuvre de l'indomptable marin montréalais, Pierre Le Moyne d'Iberville, qui en a jeté les bases au printemps de 1702. Au début de sa carrière, Delanglez prend ainsi contact avec l'Amérique française ; pardon, avec l'Amérique canadienne.

En 1928, il passe en Irlande. Il étudiera la théologie à Dublin jusqu'en 1932. Ordonné prêtre en 1931, il est de retour aux États-Unis en juin de l'année suivante, après avoir failli demeurer en Europe, où ses supérieurs ont songé, un moment, à le destiner à l'histoire du vieux monde. En septembre 1932, sa voie est tracée, il s'inscrit à la Catholic University of America, à Washington (D.C.). Il en sort en 1935 avec le grade de Ph. D. et un premier livre : sa thèse de doctorat, *The French Jesuits in Lower Louisiana (1700—1763)*, publiée la même année à la Nouvelle-Orléans. La stature de l'intellectuel se révèle dans ce splendide travail. J'ai eu maintes fois l'occasion de le comparer à d'autres thèses, préparées dans un bon nombre d'universités de divers pays : même les institutions qui se targuent de n'accorder le grade de docteur que dix à quinze ans après l'inscription du candidat ne peuvent

pas se vanter d'avoir couronné des ouvrages d'une plus grande valeur. Mettez, si vous le voulez, en regard de *French Jesuits in Lower Louisiana* la thèse de Lorin, *Le Comte de Frontenac*, ou encore celle de Pierre Heinrich, *La Louisiane sous la Compagnie des Indes*, ou même celle de Salone, *La Colonisation de la Nouvelle-France*. Tous ces travaux, sauf celui de Lorin, qui manque parfois d'honnêteté, se situent sur un même plan, qui est très élevé.

Écrire une thèse, c'est bien; la publier, c'est mieux encore (d'ailleurs, la Catholic University l'exige, et avec raison). Toutefois bien des gens en restent là: une fois la thèse finie, une fois expédiée cette laborieuse formalité, ils se contentent de "fonctionner". Tel ne sera pas le cas de Delanglez. Semblable à ces explorateurs du XVII^e siècle dont il étudiera les expéditions, il conduira son esprit curieux et pénétrant à de nouvelles découvertes. Mais pas tout de suite. En 1935, après les ardues années d'apprentissage, il ferme ses livres, il abandonne ses préoccupations et ses joies de jeune savant pour redevenir novice de la Compagnie de Jésus. Il fait son "troisième an" à Port Townsend, dans l'État de Washington. En 1936, le voici nommé professeur à l'Université Loyola de Chicago. Sur les entrefaites, l'université a établi l'Institute of Jesuit History.¹ Membre fondateur de ce centre de recherches, Delanglez en deviendra bientôt le plus brillant représentant. C'est à l'Université Loyola qu'à partir de ce moment, il parcourt à grands pas pressés une brève carrière de treize ans, marquée par la publication de sept ouvrages et de près de cinquante articles.

* * *

Interrompue par une mort prématurée, l'œuvre du P. Delanglez reste celle d'un universitaire de grande classe et d'un maître des disciplines historiques. Il serait, croyons-nous, hors de saison d'analyser ici chacun des ouvrages de l'historien. Nous devons nous borner à en dégager les traits essentiels. Ce qui frappe d'abord, dans cet ensemble, c'est son ampleur. Un bon nombre des articles de l'auteur ont, il est vrai, trouvé place ensuite dans ses livres, mais parfois après des modifications qui équivalaient à une refonte. C'est notamment le cas des

1. Voir à ce sujet J.V. Jacobsen, "The Jesuit Institute of Loyola University: Its Organization", *Mid-America*, 18 (1936): 147—152; W.E. Shiels, "The Institute of Jesuit History: Its Method and Scope", *ibid*, 153—155.

communications qui ont servi de point de départ à *Life and Voyages of Louis Jolliet*. Quoi qu'il en soit, si l'on réunissait en volumes les articles que Delanglez n'a pas insérés dans ses ouvrages, l'étendue de son œuvre en serait au moins triplée. Pour notre part, nous souhaitons vivement que l'on recueille les principaux écrits du maître, tant ceux qui ont paru en revue que ceux qui restent encore inédits. Mais même à ne prendre que les livres imprimés jusqu'à ce jour, cette production intellectuelle ne laisse pas d'être considérable. Qu'on en juge par l'énumération suivante: *The French Jesuits in Lower Louisiana* (1935), *Some La Salle Journeys* (1938), *The Journal of Jean Cavelier* (1938), *Frontenac and the Jesuits* (1939), *Hennepin's Description of Louisiana: A Critical Essay* (1941), *El Rio del Espiritu Santo* (1945), *A Guide to Historical Method*, par Gilbert G. Garraghan (1946), *Life and Voyages of Louis Jolliet* (1948).

Cette liste fait sans doute ressortir l'abondance de la contribution du P. Delanglez à l'avancement des études historiques. Elle en souligne aussi l'unité et elle permet d'en mesurer, d'un coup d'œil, la portée. Dans sa thèse de doctorat, le savant Jésuite avait trouvé l'occasion de maîtriser l'histoire de la Louisiane. Par la suite, il devait reprendre un à un les problèmes les plus compliqués que soulève l'exploration de la vallée du Mississippi et du pays des Lacs, y retrouver, à chaque pas, des demi-vérités acceptées qui se réduisaient, en définitive, à des erreurs établies et y rencontrer, à chaque détour, des personnages surfaits que l'ignorance et le chauvinisme avaient sacrés grands hommes. Quelle belle matière à discussion ! Tous les ouvrages de l'historien, sauf deux, se rapportent à la Nouvelle-France; il faudrait, à la vérité, dire: tous ses ouvrages sauf un, puisque les questions abordées dans *El Rio del Espiritu Santo* se sont posées à l'auteur au moment où il travaillait sur l'expédition conduite par Louis Jolliet en 1673. Le *Rio* qui apparaît sur les cartes à partir de 1520 environ correspond-il au Mississippi ? Cette indication répétée sur un grand nombre de monuments cartographiques est-elle l'indice que les Espagnols conservaient, bien avant que Jolliet n'atteignît le grand fleuve, une tradition scientifique qui ferait d'eux les véritables *découvreurs* du Mississippi ? On voit combien cette étude touche aux origines de l'Amérique française.

Outre l'étroite parenté des sujets abordés par Delanglez, nous devons souligner la façon personnelle dont il les a traités. Il ne mit pas de temps à le constater, des préjugés profondément enracinés défor-

maient et déforment encore bien des idées et bien des figures qui ont marqué la colonisation française en Amérique. Plusieurs revisions s'imposaient.² Comment y procéder ? En soumettant les sources documentaires à un nouvel examen. Ainsi faut-il s'expliquer que l'historien se soit très peu inquiété de construire d'harmonieux récits. Il s'intéressait bien davantage aux preuves sur lesquelles on doit asseoir les édifices historiques pour peu que l'on tienne à leur solidité plutôt qu'à leur couleur. Delanglez se consacre donc à de patientes et lumineuses analyses. Puisque trop de ses devanciers sont partis d'idées préconçues, ont pris pour acquis ce qui était loin d'être prouvé et ont lu leur propre pensée dans les vieux documents au lieu de se soumettre humblement aux textes, il s'attaquera à tel ou tel problème important et nettement délimité, il fera table rase des commentaires partiels et superficiels et il soumettra à une rigoureuse critique — de provenance, d'interprétation, de sincérité et d'exactitude — chacune des assertions qu'il trouvera dans les documents. Travail austère, mais fécond.³ Quel en est le résultat exact ? L'érudit renouvelle les questions qu'il aborde. Et les solutions qu'il trouve renouvellent elles-mêmes les perspectives d'une époque. Frontenac, La Salle, Jolliet, Cadillac : autour de ces personnages de premier plan, gravite toute une période de l'histoire de l'Amérique française. Il est désormais impossible de l'étudier sans dépouiller les livres et les articles de l'historien. Que l'on accepte ou non ses conclusions, il est devenu indispensable de les connaître et surtout de comprendre comment il a été amené à les proposer. Telle est la portée d'une œuvre aussi forte que considérable.

Précisément, qu'est-ce qui en constitue la force ? C'est la méthode sur laquelle elle repose. La discipline que Bernheim avait organisée en 1889 dans son *Lehrbuch der historischen Methode* et à laquelle plusieurs ouvriers de l'histoire ont, depuis, apporté de notables contributions, Delanglez la connut d'abord pour l'avoir pratiquée avec une studieuse assiduité et il la pénétra ensuite suffisamment pour la faire avancer à son tour. Son prédécesseur à la chaire de recherche de

2. Voir *Frontenac and the Jesuits*, vi.

3. C'est ce qui a dépassé l'entendement de la *Canadian Historical Review*, dont la légèreté est parfois étonnante. A propos de *Life and Voyages of Louis Jolliet*, le critique de cette publication déplorait : ... "For much of the time Jolliet is lost in long arguments about the historical sources," CHR, 29 (1948) : 426. L'auteur de cette remarque singulière aurait dû entendre Delanglez déclarer que, pourvu qu'il parvint à convaincre deux ou trois savants, il se tenait pour satisfait.

l'Université Loyola, le P. Garraghan, avait laissé à sa mort un gros manuscrit sur la méthodologie. Basé sur le *Lehrbuch der geschichtlichen Methode* d'Alfred Feder, cet ouvrage, à la réserve de la partie consacrée à la critique, avait fini par revêtir avec les années une forme originale. Il n'était pas cependant prêt pour la publication. On confia le travail à Delanglez, qui s'appliqua à le revoir d'un bout à l'autre, en y apportant, lui aussi, des modifications sur lesquelles il s'est expliqué.⁴ C'est ainsi que vit le jour *A Guide to Historical Method*. Bien que ce traité ne semble pas, à première vue, s'intégrer dans l'œuvre du maître, il en constitue un aspect fondamental, puisqu'il contient l'exposé des principes que l'on reconnaît, implicites, dans ses autres livres. Mieux que tous les commentaires, il définit l'historien et fait comprendre à quoi tient la qualité exceptionnelle de ses ouvrages.

* * *

Il n'existe pas de coupure entre la personnalité du savant et celle de l'universitaire. Jésuite, c'est-à-dire éducateur par vocation, et docteur, c'est-à-dire muni de l'autorisation expresse d'enseigner publiquement, il apporte à l'université ce que celle-ci exige normalement de ses professeurs, l'originalité, la science et le goût de la recherche. Comme pour insister sur le fait que le rôle d'une université ne se borne pas à convoquer des étudiants dans des salles de conférences, l'institution qui s'assure ses services compte déjà un "research professor"; avec le P. Delanglez, elle en aura deux. Le jeune historien remplit admirablement les vues de ses chefs. Tout en augmentant par ses découvertes le prestige de la maison à laquelle il appartient, il occupe avec honneur le poste qu'on lui a confié et continue brillamment une tradition culturelle aussi riche que nécessaire. Il est, a-t-on rappelé avec à-propos, de formation et de culture américaines.⁵ En ce qui concerne sa culture historique, rien de plus exact. Cette circonstance ne l'empêchera pourtant point de dénoncer plus d'une fois et avec force, en ma présence, ce qu'il appelait "les hérésies américaines" en matière d'enseignement supérieur. A ses yeux, la plus dangereuse de ces erreurs consistait à mesurer la valeur d'un professeur au nombre d'heures qu'il passe en

4. *A Guide to Historical Method*, v—vi.

5. REVUE D'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE, 3 (1949): 154.

classe : à ce compte, le professeur qui "travaille" le plus est celui qui parle le plus longtemps. On saisit tout de suite à quelle terrible conséquence peut mener cette conception : à l'avilissement de l'université.

Ici, je prie que l'on veuille bien me comprendre. Les condamnations de Delanglez s'adressaient plus à une tendance qu'à des habitudes. Elles procédaient du même esprit que les sarcasmes lancés par R.M. Hutchins dans *The Higher Learning in America*. Par sa seule existence, le "research professor" de l'Université Loyola prouvait l'excellence d'un système d'éducation respectueux de la science pure. Mais ce qu'il n'eût pas admis, c'est que, de ce système, on imitât ce qu'il a de plus aisément imitable : ses défauts. Quant à lui, ses conceptions étaient très nettes. Il affectionnait cette formule lapidaire : "*Publish or perish.*" Il tenait qu'un professeur qui, par ses contributions personnelles, ne fait pas avancer la discipline qu'il enseigne, est un pion et mérite d'être traité en conséquence. Si l'on réfléchit que Delanglez n'était pas homme à renier ses idées dans sa vie quotidienne, on se rendra compte de l'immense perte que sa disparition entraîne pour le monde universitaire.

* * *

Aussi tous ceux qui l'ont connu ont-ils éprouvé une profonde émotion à la nouvelle de sa mort. Grand ami du Canada, il comptait chez nous beaucoup d'admirateurs. Lorsque M. le chanoine Groulx fonda l'Institut d'Histoire de l'Amérique française, c'est lui qu'il invita à prononcer les premières conférences données par cette société. L'éminent historien canadien confiait ensuite aux lecteurs de la REVUE : "Nous croyons avoir eu la main heureuse dans le choix de notre premier professeur... Le cours a obtenu un plein succès. Le public a pu assister à des leçons qui, tout en renouvelant, sur beaucoup de points, l'histoire du grand découvreur [Jolliet], ont pris le caractère d'un véritable cours de méthode historique."⁶ A la même occasion, le Recteur de l'Université de Montréal, Mgr Olivier Maurault, conférait au P. Delanglez un doctorat *ès lettres honoris causa*; en lui remettant ses insignes, il lui déclarait : "Belge de naissance, Américain par votre carrière, vous avez uni la clarté d'esprit et la formation classique du vieux pays à la liberté et à la hardiesse du jeune continent. Et cette

6. *Ibid.*, 1 (1947): 157.

alliance a fait de vous un historien de premier ordre, dont la méthode impeccable et les jugements courageux sont une leçon bienfaisante.”⁷ L’année suivante, l’Université de Montréal conviait à son tour l’auteur de *Jolliet* et de *Rio del Espiritu Santo* à inaugurer ses Instituts d’histoire et de géographie. Il se rendit avec autant d’empressement que de plaisir à cette invitation toute naturelle.

Forgés par l’histoire et par l’intimité scientifique, des liens très forts l’unissaient à notre pays. Parmi les grandes figures qui ont illustré la Nouvelle-France, il en plaçait trois au-dessus de toutes les autres, et c’étaient celles de trois Canadiens: Bienville, Iberville et Jolliet. Il a contribué puissamment à mieux faire connaître le découvreur du Mississippi et le conquérant de la baie d’Hudson. Nous devons à sa mémoire de mettre en lumière la vie courageuse du père de la Louisiane.

Guy FRÉGAULT

Université de Montréal

7. *Ibid.*, 93.